

N°1 Revue Mensuelle Mars 1919

Littérature

biblioego

bandella

Già e non ancora. Fra il 1916 e il 1919 si forma il primo manipolo dell'imminente Surrealismo. André Breton conosce Jacques Vaché, che da lì a pochi anni morirà per una dose eccessiva d'oppio, lasciando tuttavia una traccia indelebile sul giovane che presta servizio militare come infermiere a Nantes. Siamo nel 1916. Breton incontra lo psichiatra Joseph Babinski e fa amicizia con Apollinaire. In seguito conoscerà Reverdy.

Gli incontri decisivi sono tuttavia quelli con Aragon, che gli fa conoscere Lautréamont, e con Soupault. Nel 1919 fonderanno "Littérature". Il nome è suggerito da Paul Valéry e, benché i modelli fossero quelli di "Maintenant" e "Sic", rispettivamente di Cravan e Birot, nei primi numeri la piccola rivista non sembra discostarsi troppo da quelle tradizionali, anche se il richiamo della testata vuole essere ironico. La vera affinità la troveranno con Tristan Tzara che nel 1920 li raggiungerà a Parigi: a Tzara e a Dada dedicheranno il n.13 della rivista. Il gruppo intanto si è rafforzato con l'apporto di Eluard e di Picabia...

"Littérature" uscirà in due serie (1919-1921 e 1922-1924) pubblicando fra l'altro lettere di Vaché, parti dei Champs magnétiques di Breton e Soupault e il seguito dell'avventura celeste del signor Antipyrine di Tzara. La rivista era pubblicata dalle edizioni Au sans pareil, fondate da René Hilsum nel 1919 per sostenere le imprese del suo antico compagno di scuola Breton, del quale pubblicherà la prima raccolta poetica, Mont de piété, in un'edizione impreziosita dai disegni di André Derain.

N° 1

REVUE MENSUELLE

Mars 1919

LITTÉRATURE

DIRECTION :
9, PLACE DU PANTHÉON, 9

DIRECTEURS :
LOUIS ARAGON — ANDRÉ BRETON
PHILIPPE SOUPAULT.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
9, Place du Panthéon, 9

Abonnements { Édition ordinaire 48 fr. par an
Édition de luxe 60 fr. par an
Prix du numéro : 1 fr. 50

Pour la vente, s'adresser à la " Maison des Amis des Livres "
7, rue de l'Odéon, Paris

SOMMAIRE

André Gide	Les Nouvelles Nourritures (fragments de 1 ^{er} et du V ^e livres).
Paul Valéry	Cantique des Colonnes.
Léon-Paul Fautou	Écrits dans une cuisine.
André Salmon	L'Âge de l'Humanité (ouvertures).
Max Jacob	La rue Navignan.
Pierre Reverdy	Carte-Blanche.
Blaise Cendrars	Sur la robe elle a un corps.
Jean Paulhan	La Guérison sévère.
Louis Aragon	Pierre fendre.
André Breton	Clé de sol.

CHRONIQUES.
Livres choisis.
Les revues.
Note.

Il a été tiré de ce numéro 15 exemplaires
sur papier de Hollande de Van Gelder Zonen
numérotés de 1 à 15

Exemplaire N^o

LES NOUVELLES NOURRITURES

(fragments du I^{er} et du V^{er} livres)

1

**Que l'homme est né pour le bonheur,
Certes toute la nature l'enseigne.**

Une éparse joie baigne la terre, et que la terre exauce à l'appel du soleil — comme elle fait cette atmosphère émue où l'élément déjà prend vie et, soumis encore, échappe à la rigueur première... On voit des complexités ravissantes naître de l'enchevêtrement des lois ; saisons ; agitation des marées ; distractions, puis retour en ruissellement, des vapeurs ; tranquille alternance des jours ; retours périodiques des vents ; tout ce qui s'anime déjà, un rythme harmonieux le balance. Tout se prépare à l'organisation de la joie et que voici bientôt qui prend vie, qui palpite inconsidérément dans la feuille, qui prend nom, se divise et devient parfum dans la fleur, savour dans le fruit, conscience et voix dans l'oiseau. De sorte que le retour, l'information, puis la disparition de la vie imite le détour de l'eau qui s'évapore dans le rayon, puis se rassemble à nouveau dans l'ondée.

Chaque animal n'est qu'un paquet de joie.

Tout aime d'être et tout être se réjouit. C'est de la joie que tu appelles fruit quand elle se fait succulente ; et quand elle se fait chant, oiseau.

Que l'homme est né pour le bonheur, certes toute la nature l'enseigne. C'est l'effort vers la volupté qui fait germer la plante, emplir de miel la ruche et le cœur de l'homme de bonté.

Je ne sais trop qui peut m'avoir mis sur la terre. On m'a dit que c'est Dieu; et si ce n'est pas lui. Qui serait-ce ?

Il est vrai que j'éprouve à exister joie si vive, que parfois je doute si déjà je n'avais pas envie d'être, alors même que je n'étais pas.

Mais nous réserverons pour l'hiver la discussion théologique, car il y a de quoi se faire beaucoup de mauvais sang là-dessus.

Table rase. J'ai tout balayé. C'en est fait ! Je me dresse nu sur la terre vierge, devant le ciel à repeupler.

Bah ! Je te reconnais, Phoibos ! Au-dessus du gazon givré tu répands ta chevelure opulente. Viens avec l'arc libérateur. A travers ma paupière fermée, ton trait d'or pénètre, atteint l'ombre ; il triomphe, et le monstre intérieur est vaincu. Apporte à ma chair la couleur et l'ardeur, à ma lèvre la soif, et l'éblouissement à mon cœur. Viens ! de toutes les échelles de soie que tu lances du zénith à la terre, je saisisrai la plus charmante ! Je ne tiens plus au sol, je me balance

à l'extrémité d'un rayon.

O toi que j'aime, enfant ! je te veux entraîner dans ma fuite. D'une main prompte saisis le rayon ; voici l'astre. Accours ! Déteste-toi. Ne laisse plus le poids du plus léger passé t'asservir.

De l'amour et de la pensée, c'est ici le confluent subtil !

La page blanche

luit devant moi.

Et de même que le Dieu se fait homme, ainsi vient se soumettre aux lois du rythme mon idée.

Image de mon parfait bonheur,

j'étale ici, peintre récréateur

la couleur la plus tremblante et la plus vive.

Je suis couché contre la terre. Près de moi, la branche, chargée de fruits tchintants, ploie jusqu'à l'herbe; elle touche l'herbe; elle frôle et caresse le plus tendre épil du gazon. Le poids d'un roucoulement la balance.

Je ne saisirai plus les mots que par les ailes. Est-ce toi, romier de ma joie ? Ah ! vers le ciel, ne l'envoie pas encore... Ici, pose. Repose-toi.

J'écris pour qu'un adolescent, plus tard, pareil à celui que j'étais à seize ans, mais plus libre, plus hardi, plus accompli, trouve ici réponse à son interrogation palpitante. Mais quelle sera sa question ?

Je n'ai pas grand contact avec l'époque et les jeux de mes contemporains ne m'ont jamais beaucoup diverti. Je me pince par-delà le présent. Je passe outre. Je pressens un temps où l'on ne comprendra plus qu'à peine ce qui nous paraît vital aujourd'hui.

Comme le futurisme paraîtra vieux dès que la convention d'hier sera brisée ! Je rêve à de nouvelles harmonies, Un art des mots, plus subtil et plus franc; sans rhétorique; et qui ne cherche à rien prouver.

Ah ! qui délivrera notre esprit des lourdes chaînes de la logique ? Ma plus sincère émotion, dès que je l'exprime, est faussée.

La vie peut être plus belle que ne le consentent les hommes. La sagesse n'est pas dans la raison, mais dans l'amour. Ah ! j'ai vécu trop prudemment jusqu'à ce jour. Il faut être sans lois pour écouter la loi nouvelle. O délivrance ! O liberté ! Jusqu'où mon désir peut s'étendre, là j'irai. O toi que j'aime, viens avec moi : je te porterai jusque-là, que tu puisses plus loin encore.

RENCONTRES. Nous nous amusions le long du jour, d'accomplir les divers actes de notre vie commune dans, à la manière des gymnastes parisiens, dont le désir serait de ne rien faire que d'harmonieux et de rythmés. Sur un rythme étudié, Marc allait chercher de l'eau à la pompe, pompait et remontait le seau. Nous connaissions tous les mouvements qu'il fallait pour rapporter un flacon de la cave, le déboucher, le boire et nous les avions décomposés. Nous trinquions en cadence. Nous inventâmes aussi des pas pour au tirer d'affaire dans les circonstances difficiles de la vie, d'autres pour accuser les troubles intimes, d'autres pour les dissimuler. Il y avait le passopté des condoléances, et celui des congratulations. Il y avait le rigaudon du bel espoir et le mouet dit : des légitimes aspirations. Il y avait, comme dans les ballets célèbres, le pas de hibille, le

pas de la braille et celui de la reconnaissance. Nous excellons dans les mouvements d'ensemble; mais le pas du parfait copain se dansait seul. Le plus amusant que nous avions inventé était celui de la descente vers le bain, ensemble, le long de la grande piscine : c'était un mouvement très rapide, car on voulait arriver en sueur; il se faisait par bonds et la pente du pré favorisait nos enjambées énormes, une main tendue en avant comme font ceux qui courent après le tramway, et sautoyant de l'autre le flottant peignoir qui nous couvrait; on arrivait à l'eau tout essouffés et nous plongeons aussitôt avec de grands rires, en riant du Mallarmé.

Mais tout cela, direz-vous, pour être lyrique manquait un peu de laisser-aller... Ah ! j'oubliais : nous avions aussi l'extrait subtil de la spontanéité.

C'est la reconnaissance de mon cœur qui me fait inventer Dieu chaque jour. Dès l'éveil je m'étonne d'être et m'émerveille incessamment. Pourquoi la levée d'une douleur apporte-t-elle moins de joie que la fin d'une joie ne cause de peine ? C'est que dans le chagrin tu songes au bonheur dont il te prive, tandis qu'au sein du bonheur, il ne t'arrive point de songer aux douleurs qui te sont épargnées; c'est qu'il t'est naturel d'être heureux.

Une somme de bonheur est due, à chaque créature, selon ce que ses sens et son cœur en peuvent supporter. Si peu que l'on m'en prive, je suis volt. Je ne sais point si je réclame la vie, avant d'être; mais à présent que je vis, tout m'est dû. Mais la reconnaissance est si douce et il m'est si nécessairement doux d'aimer, que la moindre caresse de l'air éveille un merci dans mon cœur. Le besoin de reconnaissance m'enseigne à faire de tout ce qui vient à moi du bonheur.

II

Je ne trouve pas précisément de défenses et de prohibitions dans la lettre de l'Évangile. Mais il s'agit de contempler Dieu du regard le plus clair possible et s'éprouve que chaque objet de cette terre que je convoite se fait opaque, par cela même que je le convoite, et que dans cet instant que je le convoite, le monde entier perd sa transparence, ou que mon regard perd sa clarté, de sorte que Dieu cesse d'être sensible à mon âme, et qu'abandonnant le Créateur pour la créature, elle cesse de vivre dans l'éternité et perd possession du royaume de Dieu.

ANDRÉ GIDE.

CANTIQUE DES COLONNES

A Léon-Paul Fargue

*Douces colonnes aux
Chapeaux garnis de jour
Ornés de vrais oiseaux
Qui marchent sur le tour*

*Douces colonnes, ô
L'orchestre de jurcaux!
Chacune immole son
Silence à l'unisson...*

*— Que portez-vous si haut
Egales radieuses?
— Au désir sans déjant
Nos grâces studieuses!*

*Nous chantons à la fois
Que nous parlons les cieux!
O seule et sage voix
Qui chante pour les yeux!*

*Vois! nos hymnes candides!
Quelle sonorité
Nos éléments limpides
Donnent à la clarté!*

*Si froides et dorées,
Nous fûmes de nos lits
Par le ciseau livrés
Pour devenir ces lys!*

*De nos lits de cristal
Nous fûmes éveillées ;
Des ongles de métal
Nous ont appareillées.*

*Pour affronter la lune,
La lune et le soleil
On nous polît chacune
Comme ongle de forteil.*

*Scrantes sans genoux,
Sourires sans figures,
La belle devant nous
Se sont les jambes purca.*

*Pieusement pareilles,
Le nez sous le bandeau,
Et nos riches oreilles
Sourdes au blanc fordeau,*

*Un temple sur les yeux
Noirs pour l'éternité,
Nous allons sans les dieux
A la divinité.*

*Nos antiques jeunesses,
Chair mate et claires ombres,
Sont frères des finesse
Qui naissent par les nombres*

*Filles des nombres d'or,
Fortes des lois du ciel,
Sur nous tombe et s'endort
Un dieu couleur de miel.*

*Il dort content, le Jour
Que chaque jour offrons
Sur la table d'amour
Étals sur nos fronts.*

*Incorruptibles sœurs
Mi-brûlantes, mi-fraîches,
Nous palmes pour danseurs
Brises et feuilles sèches,*

*Et les siècles par dix,
Et les peuples pasés,
C'est un joli jadis,
Jadis jamais assez*

*Sous nos mêmes amours,
Plus lourdes que le monde,
Nous traversons les jours
Comme une pierre l'onde!*

*Nous marchons dans le temps
Et nos corps éclatants
Ont des pas ineffables
Qui marquent dans les fables...*

PAUL VALÉRY.

ECRIT DANS UNE CUISINE

I. — CHANSON.

*La grenouille
Du feu de tonneau
S'ennuie, le soir, sous la tonnelle...
Elle en a assez
D'être la statue
Qui hurle en silence un grand mal : le Moll*

*Elle aimerait mieux être avec les autres
Qui font des bulles de musique
Avec le rayon de la lune
Au bord du lavis mordant
Qu'on voit là-bas luire entre les branches...*

*On lui lance à cœur de journée
Une pluie de pistoles
Qui la traversent sans lui profiter
Et s'en vont sonner
Dans les cabinets
De son piédestal numérotés*

*Et le soir les insectes couchent
Dans sa bouche...*

*Mais elle est rivée à la tribune
Ouverte à l'amour, ouverte au dossier
Vers la lune qui souffre, au tournant du sentier,
D'une indigestion d'ouate thermogène...*

*Au loin un follet cherche quelque chose
Qu'il a perdu dans les roseaux
Et récolte au fond de la mare close
L'hydrophile noir dans son château d'eau...*

*Mon enfance triste, à l'assaut des charmes,
Le soir allait le soir bayer,
Prête à l'écouter, au bord de tes larmes,
Gobeuses de temps couverts et de blâmes,
— Comme moi, poète, dans mon vergier...*

II. — DANSE.

*Les salades d'escarole
Danse en robe à paniers
Sous la lune blonde et molle
Qui se lève pour souper...*

*Un couple d'amants s'isole
Gracieux comme un huillier
Et va sous un mouffier
Voir pousser les croquignoles...*

*Les salades d'escarole
Demain elles danseront
Dans leur urne funéraire
Entre les faces lunaires
Qui dînent d'un œil vif
Et feront sur leurs frisons
L'escalade des paroles
Et le pas des postillons...*

*Cependant, la Terre gronde,
Et dans cette dame blonde,
Et dans ce monsieur qui ment,
La Mort, lampe d'assements,
Consomme l'huile qui tombe...*

LÉON-PAUL FARGUE.

L'AGE DE L'HUMANITÉ

(Ouverture)

1

*Parti en guerre
Au cœur de l'été,
Vainqueur au déclin de l'automne
Titubant d'avoir cultivé des tonnes
Et des tonnes
D'explosifs sur le vieil univers patiemment saboté,
Tu vas avoir quarante ans,
Tu as fait la guerre,
Tu n'es plus l'homme de naguère
Et tu ne seras jamais l'homme que fut à cet âge ton père.*

*Tu es avec ton couteau de tranchée,
Une nuit molle d'ombres
Quand le ciel n'était que la vomissement fuligineux de la
terre
Se consumant,
Trébuchant à genoux parmi les betteraves hachées,
Langues pourries,
Les débris et les décombres,
Les mots de la journée et les reliefs du dernier festin avant
la tuerie,*

*Coupe jusqu'au moignon les ailes pathétiques du temps.
Ton heure ?*

C'est l'heure H

*Que tu lis sur une montre sans art, pareille à cent mille
pareilles*

*Que les petits enfants se collent à l'oreille,
Chef-d'œuvre de l'industrie à bon marché,
Riche d'une inscription
Qui suffit à tes dévotions :*

Fonquevillers

ou

La fontin Marty

ou

La Pierre Croisée

ou

La Main de Massigea

ou

Hartmanwillerkopf

Et aussi :

66° Bal^m Ches. Pied

294° Inf.

1° Zouaves

12° Cuir. à pied

Et c'est encore ce temps

Un instant de l'heure H ;

En deçà d'est jadis par dessus naguère.

Tant que coule le fleuve contenu des secondes vers l'heure H

Tu es un homme selon ton vœu formel

Qui ne fut celui ni de ton père ni de ton aïeul ;

Tu es l'homme de la victoire plus terrible

Que la défaite

*De ton père et la défaite pire
Du père de ton père ;
Que la République était belle
Sous l'Empire !*

*L'exil
Un duel
Le meurtre d'un sergent de ville
Une imprimerie clandestine
Londres, Lambessa, une chaire à Genève, un lopin à Con-
stantine ;
On était sain à bon marché.*

*Être homme, homme nouveau,
Homme du temps de la victoire
Qui n'a plus besoin de porter une santé pour boire ;
Nos visions de l'aouïl fatal lancées pour dérisoires ;
Le cœur
Restituant tous ses droits au cocoon,
Loyal tuteur ;
L'homme nouveau combattant las et qui se rend à l'éternel ;
L'homme dont les dix doigts-levés —*

Noël !

Noël !

*Suspendent les boules de qui aux volées des grands jours
solaires,
C'est, comme on dit, une autre affaire !...*

ANDRÉ SALMON.

LA RUE RAVIGNAN

*Importuner mon Fils à l'heure où tout repose
Pour contempler un mal dont lui-même sourit?
L'incendie est comme une rose
Ouverte sur la queue d'un paon gris.
Je vous dois tout, mes douleurs et mes joies...
J'ai tout picuré pour être pardonné
Cassez le tourniquet où je suis mis en cage!
Adieu, barreaux, nous parlons vers le Nil;
Nous profitons d'un Sultan en voyage
Et des villas bâties avec du fil
L'orange et le citron tapisseraient la trame
Et les galériens ont des turbans au front.
Je suis mourant, mon souffre est sur les cimes!
Des émigrants s'écoule les chansons
Port de Marseille, ohé la jolie ville,
Les jolies filles et les beaux amoureux!
Chacun ici est chaussé d'espadrilles :
La Tour de Pise et les marchands d'oignons.
Je le regrette, ô ma rue Ravignan!
De les hanteurs qu'on appelle onlipodra
Sur les pipeaux m'ont enseigné l'amour
Douces bergères et leurs riches alours
Venues ici pour nous montrer les modes.
L'une était folle; elle avait une bique
Avec des fleurs à ses cornes de Pan;
L'autre pour les refrains de nos fêtes bachiques
Les vagus et pure voix qu'eût rêvée Malibran.
L'impasse de Guelmou a ses corridors
Et la rue Goulaincourt ses marchands de tableaux
Mais la rue Ravignan est celle que j'adore
Pour les ruzes enlacs de mes porte-drapeaux.
Là, taillant mes dessins dans les perles que j'aime,
Mes défauts les plus grands furent ceux de mes poèmes.*

MAX JACOB.

CARTE BLANCHE

A l'horizon

La mer

Et les branches se lèvent

Le ciel lient à la main qui tremble

Et le bruit court

Au fil qui pend

A la tête qui dort

Aux instruments de l'air

Le numéro sort

Les nuages s'échangent

Je regarde passer les trolloirs

Et tout ce qui se dresse en

venant de plus loin

Devant tout ce que j'ai connu

qui s'accumule

Au trot

Contre la pierre immense et dure

Sur le port.

PIERRE REVERDY.

SUR LA ROBE ELLE A UN CORPS

*Le corps de la femme est aussi bosselé que mon crâne
Glorieuse*

Si la l'incarne avec esprit

Les couturiers font un sot métier

Autant que la phrénologie

Mes yeux sont des kilos qui pèsent la sensualité des femmes

Tout ce qui fuil saille avance dans la profondeur

Les étoiles crousent le ciel

Les couleurs déshabillent

« Sur la robe elle a un corps »

*Sont les bras des bruyères mains lunules et pistils quand
les eaux se dévèrent dans le dos avec les omoplates
glauques*

Le ventre un disque qui bouge

*La double coque des seins passe sous le pont des arcs-en-ciel
Soleil*

*Et les cris perpendiculaires des couleurs tombent sur les
cuisses.*

Épée DE SAINT MICHEL

Il y a des mains qui se tendent

*Il y a dans la traine la bête tous les yeux toutes les fanfares
tous les habits du bal Bullier*

Et sur la hanche

La signature du poète

BLAISE CENDRARS.

LA GUÉRISON SEVÈRE

Mon corps a changé : cependant ma pensée ne s'est pas arrêtée d'être la même, depuis que je suis malade, et je n'ai pas cessé de la suivre.

Il y a eu un temps où j'ai tâché de profiter d'elle. J'ai renoncé alors aux images et aux histoires que je me formais, et j'ai couvert d'inscriptions le mur qui est en face de moi.

(Voici la principale des histoires, dont j'ai été préoccupé plus de trois jours : le Docteur avait bien emporté sur le bateau d'assez grands blocs de glace, mais qui avaient été mis à prendre dans des tonneaux : ils étaient exactement ronds, de sorte que les matelots s'exerçaient avec eux tous les soirs à lancer le disque. Ils fondaient et devenaient sales. Maintenant ils se trouvaient juste assez grands pour que le Docteur et moi puissions jouer au jacquet ; encore certains d'entre eux ressemblaient-ils plutôt à des pions de dames.)

Le bateau n'avait pas fini de tourner le cap, il nous arrivait de vomir le sang. Ce sang nous venait brusquement à la bouche, avec le goût et la forme d'une langue de chien. Nous mangions alors un de nos pions, en prenant les plus propres, et cela compliquait le jeu.)

J'écrivis donc dans le coin gauche de la tapisserie,

au lieu du timonier qui lançait le diaque : je ne toussais plus.

Je plaçai un peu haut : j'ai mille amis avec moi. Cette exagération me plaisait. Elle ne resta pas à la même place, mais passa trois jours sur la couverture qui masquait la porte condamnée, et descendit ensuite sur la cheminée : les flacons m'aideront à la fixer, à cause de leur nombre.

Enfin je mis à côté d'un clou qui sortait du mur : je suis guéri comme 2 et 2 font 4. Cette inscription me donnait la plus grande assurance : je la regardais la dernière, elle fortifiait les autres. C'est que les chiffres se montraient d'eux-mêmes, au lieu que je devais, pour assurer les mots, réunir mon attention.

Combien cependant ces mots s'épulsèrent plus vite encore que n'avaient fait les histoires, et se virent naturellement condamnés, lorsque je commençai d'être occupé, non sans quelque début léger de mouvements, aux manières de me lever et me tenir un instant droit — et ne me trouvant avec ces jambes et ce plancher difficiles plus rien de commun, autre que cette absence aussitôt de ma pensée.

JEAN PAULHAN.

PIERRE FENDRE

*Jours d'hiver copeaux
Mon ami les yeux rouges
Sait l'enterrement Glace
Je suis jaloux du mort*

*Les gens tombent comme des mouches
On me dit tout bas que j'ai tort
Soleil bleu Lèvres gercées Peur
Je parcours les rues sans penser à mal
Avec l'innocence du paillard et l'ombre du trappeur*

*On m'offre des fêtes
des oranges
Mes dents Frissons Fièvre Idée fixe
Tous les braseros à la foire à la ferraille
Il ne me reste plus qu'à mourir de froid en public*

LOUIS ARAGON.

CLÉ DE SOL

A Pierre Reverdy

On peut suivre sur le rideau

L'amour s'en va

Toujours est-il

Un piano à queue

Tout se perd

Au secours

L'arme de précision

Des fleurs

Dans la tête sont pour éclore

Coup de théâtre

La porte cède

La porte c'est de la musique

ANDRÉ BRETON.

LIVRES CHOISIS

TRISTAN TZARA : *Vingt-cinq poèmes.*

On ne sait jamais si c'est une fleur ou une bête, ni son sexe, et cet homme qui porte une veste à brandebourgs prend trop de libertés avec les sexes. Mais le vent l'emporte ; il n'y a que du vent et l'on vend au rabais toute la quincaillerie du bazar : soldo avant inventaire. Le livre ne touche que les marchands d'images. Ils font des étoiles et marquent les prix d'achat devant les numéros. Vous voyez bien que c'est un catalogue.

PIERRE REVERDY.

Les Jockeys camouflés et Période Hors Texte.

Poser mes doigts sur ce livre si blanc, couleur des fantômes. Je l'avais déjà lu, chaque fois que mes regards heurtèrent le ciel, la glace, le mur, des yeux stupides, toutes les surfaces unies. Il y a des heures trop tristes, d'autres trop exaltantes : tour à tour, les nuits gris-perle où l'on marche sur les routes en consultant sa vie à des lacconnus, les noirs qu'on traverse sans voir la fatigue, les matins clairs, sans raison, par simple tournure d'esprit, les jours froids et vifs comme des joues au grand air, il y a la lumière toute nue. Il y a un homme comme une boule dans un corridor qui roule et rebondit de l'ombre à la clarté. Il chante un air qu'on n'entend pas, sans doute un air de danse. Dans le sommeil, la fièvre ou l'ivresse, il sait écarquiller les paupières au moment que les autres perdent conscience. Sa lucidité à de parcelles profondeurs m'effraie. Il me fixe avec des yeux d'épouvantail. Ses bras s'agitent dans le vent, et sa voix, et lui-même, se perdent dans le murmure des arbres.

L. A.

LES REVUES.

Le Mercure n'admet pas l'armistice. L'utilité de l'artillerie lourde doit être démontrée en vue de la préparation à une prochaine guerre. L'ingéme ; Nietzsche était-il un apologiste de la guerre et un germanophile ? n'est pas sans intérêt. De sa réponse dépend la place que nous accorderons à Zarathoustra dans nos bibliothèques. Carl Sigur vient, en Jérémie sans illusion sur l'attention qu'on lui prête, dénoncer l'Administration, la Commission du Budget et la lutte des classes. Charles Tillac, en un long poème, chante le câble téléphonique « avec toute la ferveur de sa foi humaniste ».

Les Écrits nouveaux montrent un plus grand souci de littérature. Suarda continue à dévoiler, dans des formules sans réplique, les intentions et les procédés de Shakespeare.

André Breton conte la légende de Jarry. « Chaque grand homme ne possède réellement que ses bizarreries, disait Schopenhauer. Le biographe n'a pas à se préoccuper d'être vrai, il doit créer dans un chaos de traits humains. »

Breton détache l'homme « de ses pires conditions d'existence ». Des contradictions que l'auteur d'Ubu roi se plaisait à accumuler autour de lui, il dégage une figure : « Immuablement vêtu d'une redingote et chaussé de souliers de cycliste, il se tenait digne, dans un café de la rive gauche, devant une absinthe ou une bouteille de stout, quelle que fût l'honneur, apportant même, si je puis dire, dans ses déréglés, une discipline et des principes. »

Il parlait alors d'une voix mesurée, prononçant toutes les lettres et continu, dans une langue châliée, les histoires les plus abracadabrantes, jouant au naturel le rôle d'Ubu lui-même et se vantant sérieusement d'exploiter imaginaires. »

Aux amis de Jarry appartient le soin de juger de la ressemblance de ce portrait. Pour nous, qui ne l'avons connu qu'à travers son œuvre, cette image est bien celle du père Ubu.

Dans ces mêmes *Écrits nouveaux*, Elle Faure évoque Renoir, peintre de « tout ce qui a dans le monde du rayonnement, et de l'éclat ». Devant une telle richesse de matière, de

coloris, de formes, Elie Faure devient lyrique — ce qui est parfois grave : le fleuve Rubens descend vers la mer latine, Velasquez ne reçoit pas moins de cent affluents.

Encore plus lyrique est Bourdelle dans l'*Éventail*. A propos de Rodin, il parle des destinées de l'Art, des cyprès et des jeunes femmes rythmiques. Sculpteur, il écrit avec un stylist. D'où, une certaine difficulté à comprendre ses formules. « Ce qu'il faut bâtir, assises sur assises, dans la Société des Nations, c'est un Monde Interpénétré de Textes et de signes ». Plus de figures solitaires, penseurs de Phidias, Michel Ange ou Rodin. Le penseur de demain sera une cathédrale du Moyen Âge.

Idéal, idéal, idéal,

Connaissance, connaissance, connaissance,

Boumboum, boumboum, boumboum,

crie Tzara dans le manifeste de Dada. Bourdelle danse pour son boumboum — en cela, il a raison — mais il veut nous faire danser pour son boumboum et on cela, il a tort. Dada ne signifie rien que liberté, affranchissement des formules, indépendance de l'artiste, abolition des « tiroirs du cerveau » : philosophie, psycho-analyse, dialectique, logique, sciences. Dada réclame « des œuvres fortes, droites, à jamais incomprises ». Le manifeste de Tzara mérite de rester parmi ces œuvres qui n'arrivent jusqu'à la « masse voquée », mais survivront par leur énergie.

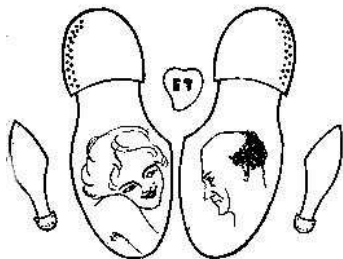
R. L.

Nous sommes heureux d'annoncer les premiers numéros de la repartition prochaine, sous la direction de M. André Gide, de la Nouvelle Revue Française, la revue d'après-guerre qui comptait le plus de titres à l'estime des lettrés.

Le Génant : PIERRE SOUPAULT.

PARIS — IMPRIMERIE LEVY, RUE DE BENSERON, 74.

LITS



RATURES



Francis Picabia



13

DEUXIÈME ÉDITION

3

biblioego

Fondazione De Ferrari, Piazza Dante 9/17, Genova

Tel. 010587682

<http://www.deferrari.it/> - fondazione@deferrari.it

31 dicembre 2012 – 1 gennaio 2013

fogli di via